

Pourquoi sommes-nous morts assassinés un jour de printemps ?

lundi 6 mai 2013

Aux enfants de ma tribu

À Dyla et à Hsisou le renaissant

À Akli et son papa Dda Mekhlouf

Qu'il est tragique de mourir si jeune. Qu'il est tragique de mourir assassiné un jour de printemps, la poitrine gonflée de désir de renaître ; surgir aux balbutiements des herbes, au resurgissement des sources, et à la renaissance du Pays. Etre. Le printemps c'est renaître ; c'est muer. Bondir. C'est quand la nature vibre au contact de la musique de la terre. Quand les herbes, les sources, l'air, les insectes, les êtres, réapprennent à revivre. L'été comme l'hiver comme l'automne sont des saisons terribles. Plus effroyables depuis que la guerre a accouché des monstres. Des neiges, des tempêtes, des canicules, des noyages, des séismes rythment alors la tragique symphonie de ce pays le vôtre, le nôtre. On dit qu'elle n'est plus. L'on tait les cadavres et les blessures. L'on ment. On achète tout même les humains. Mais jamais faire taire le remords ; les poitrines inassouvies et les enfances. Nos enfances. Elle est encore là. Elle bouge. Discrète. Quelquefois muette. Mais elle coupe. Elle est là sans merci. Sans pitié. Elle tranche froidement. . Elle agit selon la pluviométrie des appétits. La saison du meurtre est encore plus longue et plus vraie que la creuse phraséologie de cet homme, de ses hommes qui cadennassent le pays, carnassiers ; faiseur de charniers. Et dont le seul désir : s'emparer des terres et des hommes ; de l'air et de la mer. Héritiers de vieilles féodalités. On n'impose pas la paix par la matraque ni par les urnes surtout quand on a créé soi-même la guerre, quand on la mène contre soi-même, contre les autres. Pour satisfaire sa mégalomanie, le Roi est capable de l'inimaginable, l'insupportable. Et ses valets sont prêts à nourrir la folie à la mamelle de l'allégeance. Mais l'Histoire est aussi froide. Elle tranche aussi froidement comme la mort. Elle est sans pitié.

C'était un jour de printemps. C'est un jour de printemps...

Renaître pour/dans un pays qui ne cesse de mourir ; -étrange agonie !!! ; tué ; saigné, et qui renaît avec ses enfances, c'est réapprendre son profond chant ; reconquérir sa renaissance. Etre digne de sa beauté.

Sa puissance. Sa vérité profonde. Qu'il est tragique d'être tués impunément par un Etat qui a cessé d'être ce qu'il devait être, – responsable de protéger ses citoyennes et citoyens des abus – parce que
Pouvoir. Ordre dont la seule légitimité est faite de dates falsifiées, de noms triturés, morceaux d'une épopée truffée. Imposé au pays la tyrannie du fusil et l'ignorance du Livre qui désapprend à vivre debout. Mais même trahie. Confisquée. Son secret survit clandestinement dans des petits bouts de chair d'enfants. NOVEMBRE est tellement grand qu'il est endormi dans la poitrine des enfants. Seules capables de le porter. Une poitrine d'enfant est la maison de la vérité. Petit Omar du printemps renaissant. Petit Omar de tous les printemps. Qu'il est tragique de taire ce qui le prend à la gorge : crime, haine, mensonge, fraude ... D'immenses cadavres grouillent dans son crâne. Une tumeur y naît. . Mais le Cancer d'être de ses enfants est plus grand, plus vorace parce que sauvage, beau, vrai. Il survit. Il vit au-delà de la guerre. Depuis fort longtemps, dans ma chair-pays, la guerre n'a jamais cessé . Elle change de visage, de costume et de nom. Elle voyage, prie, boit, respire. Elle enfante... l'intolérable.. dans le sang. Des cadavres, disparitions, tortures à la corruption, à l'altération des sources ; à la prostitution de la terre et à la destruction, à la tuerie au feu ; à la profanation du langage des possibles. Aux enfances brûlées vives. Elle est sans amour et sans pitié. Insatiable jouissance du meurtre. A force de bouffer des morts, de nous bouffer, oui, Sadek le grand frère mort au front de l'exil, ce pays souffre a de digestion. Pourtant, il nous digère. Surtout au printemps, ce jour de printemps. A force de boire dans la coupe du meurtre l'impunité, l'on trinque avec de noires divinités : ogresses descendantes de l'obscur Taryel. Il se tue. Il nous tue. Nous mourrons assassinés. Tragiquement au printemps quand le monde réapprend à respirer, à goûter au pollen de l'Abeille. Quand les nids revivent l'idylle des oiseaux. Nous mourrons assassinés. S'il nous arrive de le vomir, c'est par amour. Nos faims ne sont sustentées que par un profond appétit à être. Si on le quitte c'est aussi par amour parce que mourir tués, assassinés dans le giron du printemps ; dans les genoux de sa Mère-Terre, c'est désespérer de l'humanité. Regretter son amour. En amour, point de regrets sinon, ce n'est plus l'amour. C'est de la haine maquillée. La vérité est nue. Ne plus sentir son cœur battre avec la jouissance de la terre c'est disparaître définitivement. Il vit de nous. Nous le vivons

jusqu'à à en mourir. Ne le quittons pas, nous le quêtions. Nous le portons écharde dans la chair ; prairie verte d'espérance, nos folles espérances. C'est pour ça que nous le payons cher, très cher avec nos plus belles énergies, notre chair, notre part belle : nos vies. Nous mourrons alors assassinés. Nous le portons comme une croix sanguinolente. Dans son giron. Dans l'exil. Dans ses peaux qui nous démangent parce qu'elles refusent de se trahir. Emeutier-Pachyderme. Descendants de l'intraitable tribu des Numides. Nous le quêtions indéfiniment. Il n'y a que l'amour qui est capable d'une si grande histoire. Notre poème. Notre Asefrou. Notre Asafou. Mais les canons réapparaissent et exécutent l'ordre du Clan. INJURES. FEUX. MEURTRES. Avions-nous perdu le sens du Hawfi, Asefrou de Tayri ? Pourquoi, chez nous, le printemps ne dure pas longtemps ? Et quelquefois, s'il arrive à nous laver des pourritures, Anza l'accompagne. Et le fusil adossé à l'impunité tire. En uniforme. Arc-bouté sur le Livre et la Loi, il s'appuie sur la gâchette de l'Ordre ... Des enfants y tombent. Nous y mourrons assassinés. Pourquoi notre histoire est envahie par des chars, par de bruits meurtriers, par le deuil et la puanteur de morts sans cadavres ; des morts sans sépultures ? Un pays vivable est-il encore possible au-delà de l'obscur loi du meurtre ? Nos champs renaîtront-ils un jour ? Blé d'avenir. Fleurissement. Nos chants feront-ils écouter leur vérité ? On brandit des fusils. Et l'on tire. Des enfants y tombent. Nous y renaissons plus vivants parce que le désir du Pays, un autre Pays est encore plus fort, invincible. Inatteignable aussi bien par balle que par le khedmi.

O chair-pays, qu'avions-nous commis comme erreur pour mourir assassinés un jour de printemps ? Nos chansons sont nos seules armes. Notre misère. Notre seule richesse c'est nos poitrines o(e)uvertes au possible Pays. Terre généreuse où chacun saura vivre différemment ; où chacun saura chanter son qcid sans avoir peur de perdre sa langue, coupée par les ogres... Vivre ne peut être vrai qu'au pluriel.

Et l'enfance qu'on assassine, qu'on tue au nom d'une obscure loi désespère-elle de renaître au printemps ? A-t-on légalisé le crime pour qu'il devienne un langage, un mode d'être ? La guerre n'a pas quitté son lit. Nos lits. Nos peaux. La Révolution couche avec tout le monde ; oui mon frère Yahia. Notre chance est en nous. L'autre bout de nous-mêmes. Nos sacrés sacrifices. Et la vôtre, triste légitimité d'une histoire mensongère où de successifs parâtes venus dicter au

sabre et à la mitrailleuse élevant des divinités à tout ce qui altère le Pays. Et le pays renaît dans sa propre déchéance décomposé puant la putride fumée des saccages. Nos espérances–métempsychose. Geste répété depuis des siècles et qui ne cesse de durer, de faire durer l'autre Pays, un possible Pays . Quel héritage avons–nous reçu ? Quel legs laisserons–nous aux enfants, aux enfants de nos enfances ? Le crime, le crime, le crime. ET LA CHANSON POUR DURER AU–DELA DES CADAVRES et du TEMPS... Des enfants y mourraient, y meurent, tués, violés, disparus, suicidés. La bouche de l'ogresse s'ouvre voracement. Et le conte devient réalité. Et de meurtrières rafales viennent nuitamment sceller le désastre. Des enfants y tombent. Assassinés. Et les ronrons de la nation des malles gémirent, jouissant d'avoir vaincu ce qu'ils n'auront jamais ni par le sperme noir du pétrole ni par le fusil : l'enfance, l'âge d'or de la beauté. L'érection des enfances jamais vaincues est plus puissante que vos tristes puits de pétroles–mosquées, divinités phalliques qui prêchent la mort. Et enflamme d'une si étrange poudre l'incendie. Notre incendie où nous y mourrons brûlés. Car elle est promesse de ce qui sera. Ce que nous serons. Ce que nous sauront fonder, Le Pays . Le nôtre. Le v–autre. C'était un jour de printemps. C'est un jour de printemps...

Chair–pays, sommes–nous condamnés à n'exister que canon à chair ? Que morts pourris dans les poubelles de l'histoire où les vainqueurs se lavent à l'impure eau de l'impunité, de l'inhumanité ? Nos rêves sont plus grands que votre pays ; notre chanson est aussi sacrée que les plus belles épopées ; nos mots plus perçants que vos épées. Nous étions et nous sommes encore chair à canon chair–pays ; nous refusons de mourir, chiffres de tristes calembres fortifiant le Pouvoir et la féodalité de tristes ogres. Ma chair–Pays, je n'ai plus besoin de t'écrire, te hurler, te brûler, t'embrasser, te respirer, t'es sang, mon sang, notre sang. Et t'es ma propre mort. Notre mort. Ta mort. Ma vie. Pourquoi au printemps ? Notre vie. Notre renaissance. Pourquoi sommes–nous morts assassinés un jour de printemps ? Des odeurs meurtrières se mêlent à ce printemps naissant. Et le canon de l'Assassin fait entendre la mort, la disparition et le pays désapprend à vivre... Des enfants y tombent. Et la guerre exécute ses tragiques symphonies. D'étranges ogres jaillis d'un temps anonyme claironnent l'orgie. Ils viennent bouffer des enfants dans le giron du printemps. Pourquoi sommes–nous morts assassinés un jour de printemps ?

Pour quel crime je suis assassiné ? Ma mort est-elle votre paix, la paix de vos tristes guéguerres, faux prophètes, faux seigneurs d'une fausse histoire, d'un faux-pays où seul le mensonge croît ? La mort ne saura nous atteindre parce que nos raisons de vivre sont plus fortes que vos canons ; notre chanson ne marche que par ce qui triomphe de la haine, l'amour et le pays, un autre Pays. Elle est plus belle et plus vraie que la haine jaillie des hauts-parleurs où l'on fait parler un obscur Dieu appelant la guerre. Notre Dieu est amour. Notre Dieu c'est l'enfance qui balbutie le langage de la naissance ; la renaissance. C'est l'ABSOLU.

Oui. Un pays sans amour est un enfer, c'est l'enfer. On n'a pas besoin de l'entendre venir de vos tristes chapelles ; on n'a pas besoin non plus d'aller dans le Livre, dans les froides banquettes d'écoles pour le connaître, il existe sur terre, inventé par l'homme, charbon de sa bêtise. Les livres s'écrivent au sang. Nous sommes morts assassinés. Notre sang est sacré parce qu'il a ruisselé au printemps. Il rejailli. Dans la terre, il y a notre Livre. Ecrit avec notre chair. Chaque printemps, il fleurit. Sa musique redouble de vérité. Nous nous multiplierons. Comme cette terre de siècle en siècle envahie mais renaissante, nous renaissons, renaîtrons rien que pour veiller sur ce chant. Et le printemps sera peut-être plus beau. Nous déterrons nos achewiq et nous chantons une émeute d'être. Nous n'avons plus peur de vos canons. Nous renaîtrons à chaque salve de Haine. N'avions-nous pas dit, ce jour de printemps, « Nous n'avons rien à perdre. Ils peuvent pas nous tuer, car nous sommes déjà morts." Les morts ne sont pas tout à fait morts. Ils survivent herbes, humus au printemps surtout quand ils sont enfants, êtres fragiles. Ils repoussent vite. Fourmillent dans la terre. Pourquoi sommes-nous morts assassinés un jour de printemps ? Nous vivrons. VIVRONS. VIVRONS. Si nous ne sommes pas/serons pas assassinés un jour de printemps. Nous survivrons. Et peut-être le printemps sera beau, plus beau. Et nous vivants. Etres d'un pays Vivable.

Azeddine Lateb